L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 19 JUIN 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 19 JUIN 1893.

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

CHICAGO.

VU PAR UN CORRESPONDANT EUROPÉEN.

On peut difficilement se faire à cette idée que Chicago, cette citée titanesque—dont les maisons ont été construites si hautes que les rues ont des clartés indécises et des suintements de cave—est sortie des ruines de son embrasement depuis 1872.

Avant cinquante ans, cette Babel, peuplée par l'excédent de toutes les nations du globe, sera peut-être la plus grande des métropoles du monde, mais je doute qu'elle en soit la moins maussade. Aujourd'hui, c'est déjà la ville phénomène par excellence, la ville à la quelle aboutissent vingt-six lignes différentes de chemins de fer et dont les affaires annuelles se totalisent par un chiffre supérieur à six milliards de france; toutefois, ces gloires me laissent froid et l'énormité, qui a souvent sa beauté, ne possède à Chicago que l'accablante laideur des choses faites volontairement et comme par gageure, hors proportions—dans l'amour bête de l'Immense.

Je n'ai, de ma vie, rien vu de plus souverainement affreux que ces maisons à vingt étages, ruches démesurées, percées d'innombrables fenêtres et qui sous les noms de *Masonic temple*, de l'*Auditorium*, du *Tacoma office* ou du *The Chamber of commerce*, contribuent à donner à Chicago l'aspect d'une ville de barnums de la maçonnerie n'ayant pour devise qu'un puéril "*Toujours plus haut.*"

Je crois qu'il faut renoncer à faire comprendre à ces hommes qui voient gros et qui veulent étonner tout le monde par leurs maisons citadelles les lois de l'harmonie.

Chicago brille encore par l'étincelante profusion de ses restaurants, bars, luncheon rooms, oysters chops, tavernes, confiseries et boutiques d'*american drinks*. Il est aisé de se nourrir à toute heure du jour et à des prix vraiment peu excessifs, si l'on aime se sustenter un peu à l'aventure et ne pas rechercher la cuisine exclusivement européenne. On trouve sur le *Bill of fare* des lunch rooms d'exquises préparations culinaires d'une si grande variété qu'il faut quelque temps pour arriver à les connaître et à en classer les faveurs sur ses muqueuses, les haîtres apprêtées de vingt manières, les bananes frites ou pochées au vin de madère, le *Golden buck* le *Oat meal* et toute la série inoubliable des cakes pies et puddings valent bien, à mon sens, les banals et fades services des tables d'hôte européennes où le poulet rôti nous poursuit d'étapes en étapes avec une obstination qu'on n'oserait soupçonner jamais chez ce volatil à l'état vivant.

Ce qui ne laisse pas d'être à la fois navrant et comique, ce sont les immenses auberges construites par centaines dans les environs de l'Exposition. Sur toutes ces casernes neuves, on voit se balancer d'importants écriteaux où l'on peut lire dans le désert ambiant: *New Open; Utopian Hotel* 600 rooms—ou bien: *Just Ready: the world's Inn*—(l'auberge du monde) 2,000 *beds*. *The world's fair view: the best hotel of the Columbian exhibition* et ainsi de suite, à droite, à gauche, ce ne sont que des bâtisses multicolores aux vitres fraîchement posées qui semblent vouées à d'irrémédiables viduités.

La meilleure soirée qui m'ait été donnée à Chicago est celle des *Minstrels*. On comprend peu ou prou chez nous ces faux nègres rangés en rangs nombreux, par demi-cercle, autour du *Interlocuteur*, généralement chef de la bande. Aux deux extrémités se voient deux comiques qui font face au public, et de toutes ces figures noires silencieuses, aux lèvres saignantes de carmin, aux dents éclatantes, jaillissent des regards étrangement avivés, des regards d'une mobilité extrême qui déjà provoquent une hilarité toute spéciale chez le spectateur. Les scènes qu'ils jouent, chantent, dansent ou acrobatisent sont inexprimables et d'une drôlerie qui ne lasse pas.

Les amis des arbres.

On lit, dans la *Gazette de France*:

Tout le monde connaît les Sociétés des Amis des Arts qui, tant à Paris qu'en province, rendent de si précieux services à l'éducation artistique de la France.

Il y a aussi une Société moins connue qui a pour titre la Société des Amis des arbres.

Elle a été fondée à Nice. Elle offre cette singularité que chaque membre s'engage à planter ou à faire planter, chaque année au moins, un arbre. Elle compte 500 adhérents. Son fondateur est le docteur Jeannel, inspecteur général de service de santé en retraite.

L'idée a pris naissance en Amérique. Au lieu de défricher, beaucoup d'Américains avaient ravagé.

Il fallut réparer le désastre, faire amende honorable, reconstituer la forêt. En vue de cet objet, en 1872, une association se fonda, dans l'Etat de Nebraska, sous le nom de *Arbor Day*, "fête des arbres". Elle enrôlait hommes, femmes, enfants, instituteurs, fonctionnaires, clergé, soldats. Elle s'étendit très vite dans trente-sept Etats. Après dix-neuf ans, l'association avait planté 355 millions d'arbres fruitiers ou forestiers. La multiplication des vergers dans la Californie est devenue une source de richesses incroyables. C'est de là que viennent ces innombrables colis de fruits desséchés, livrés aujourd'hui à la consommation du monde entier.

C'est ce que nous avons heureusement imité. La première fois que la Société française des Amis des arbres se manifesta, ce fut en avril, l'an passé, lorsque Nice éleva une statue au général Masséna. La Société planta un arbre en l'honneur d'un citoyen dont elle voulait perpétuer la gloire.

L'arbre n'est pas seulement un décor; il a une haute fonction; c'est un merveilleux organe. Pas d'arbres, pas d'hommes.

Le docteur Jeannel a soutenu, au congrès pour l'avancement des sciences en 1891, que les contrées dépourvues d'arbres sont stériles et inhabitées; que la forêt détruite, c'est le pays se dépeuplant; que les arbres sont des régulateurs atmosphériques; qu'ils sont des protecteurs agricoles: la montagne chauve, c'est le torrent et l'avalanche, maîtres de tout détruire.

"Je laisse à mes concitoyens leur généalogie jusqu'à Adam et jusqu'à sa pomme, dit l'Anglais Lowel. Pour moi, je me figure qu'un arbre se trouvait parmi mes ancêtres, et j'éprouve pour la population de la forêt comme le doux sentiment de la parenté."

Vivent donc les arbres et les Amis des Arbres.

La dernière facétie de Coquelin cadet.

Il entre, tout essoufflé, au foyer de la Comédie Française, où tout le monde était réuni.

—Ah! mon Dieu! s'écrie-t-il, quel danger! quel malheur! je vais mourir! je n'en puis plus, secourez-moi!

On s'empresse autour de lui, on le questionne. Un médecin lui offre ses soins.

Tout à coup, le comédien se relève et s'écrie, avec la voix qu'on lui connaît:

—Je viens d'arrêter une bicyclette emportée.

Grand dîner chez Mme X....

Le maître d'hôtel sert une merveilleuse poularde truffée, dont la chair, malheureusement, est un peu ferme.

L'amphitryonne s'en excuse gentiment auprès de ses invités.

—Oui, oui, madame, fait Tanpin, d'un ton aimable et conciliant; ça n'est pas si mauvais que ça. Et puis.... quand on a passé par le régiment.

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

DEUXIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

(SUITE)

Ecoute, chère cousine, il faut que je te fasse part de ce qui se prépare; tu sais qu'en me prenant en qualité de clerc dans son étude l'intention de M. Turgan a été, d'accord avec ma mère et moi, de me mettre simplement au courant des affaires de l'étude, afin que j'en prenne la succession. Or, mon cher notaire me presse de lui succéder. Mais avant, paraît-il, il faut que je me marie. Me Turgan tient absolument, et ma mère, je le sais, est en cela son alliée, à ce que la signature qu'il apposera au bas de mon contrat de mariage soit une des dernières qu'il donnera comme notaire.

Paul sentit que la main de Marie-Madeleine, devenue subitement froide, tremblait dans la sienne.

—Donc, continua-t-il, il faut que je me marie, et le plus tôt possible. Ah! ma chère cousine, je n'ai plus à te dire qui est celle que j'ai choisie, que j'aime et qui sera ma douce compagne pour la vie, tu la connais.... Ce que je t'ai dit, je te le répéterai cent fois, mille fois, tous les jours: Je t'aime, je t'adore!

—Paul! Paul! balbutia la jeune fille en lui retirant brusquement sa main.

—Sache le, ma bien-aimée cousine, ces quatre jours passés loin de toi m'ont fait comprendre combien ta présence est nécessaire à ma tranquillité, à mon bonheur!

Tu n'étais encore qu'une enfant lorsque j'ai commencé à m'attacher à toi, à t'aimer; cette chaîne d'union de ma personne à la tienne, de mon âme à ton âme s'est rétrécie chaque année, tout en devenant plus solide; aujourd'hui, elle est un anneau que je compare à celui que l'époux, devant l'autel, passe au doigt de celle qui lui confie son avenir et qu'il a juré de rendre heureuse.

Le jeune homme jeta un regard rapide autour de lui. Ils étaient seuls, bien seuls sur la terrasse.

Il prit dans ses bras Marie-Madeleine, qui était toute frissonnante.

—Paul, mon ami, mon frère! murmura-t-elle d'une voix presque éteinte et en cherchant à se dégager, tu me troubles jusqu'au fond de l'âme.... Ah! tu ne réfléchis pas; tu ne penses pas à ma pauvreté et tu oublies ta mère, ma bienfaitrice.

Paul, continua-t-elle avec plus de force, je ne suis pas celle que tu dois épouser. La femme qui te convient, Paul, c'est Mlle Clotilde de Blignières; vous êtes riches tous deux.

—Hé! répliqua-t-il avec animation, que m'importe la fortune de Mlle de Blignières. Je n'ai pas besoin de la dot d'une jeune fille pour payer l'étude de Me Turgan. Ce que je cherche, ce que je veux, c'est la femme que mon cœur a choisie, c'est toi, Marie-Madeleine, c'est toi!

Et il la pressait fortement contre son cœur.

La jeune fille, éperdue, ne trouvait plus rien à répondre, et elle n'avait plus la force de se défendre contre un débordement de tendresse qui l'envahissait, elle aussi, avec une extrême violence. Mais son regard exprimait toute la joie qu'elle éprouvait de se savoir si sincèrement, si ardemment aimée.

Soudain, un nuage de tristesse se répandit sur ses traits.

C'est qu'elle avait l'appréhension d'un dénouement tout autre que celui que Paul espérait.

Alors elle pensa qu'il était de son devoir d'arrêter le jeune homme sur la pente où l'entraînait la passion.

—Mon ami, lui dit-elle, contenant à grand' peine son émotion, prends garde je t'en supplie, de nous préparer à tous deux des regrets et des douleurs. Je te le répète, tu ne vois pas la situation telle qu'elle est; tu ne devrais pas oublier un seul instant que je ne suis qu'une pauvre fille et qu'il existe entre nous des distances qui ne sauraient être franchies.

—Je ne t'écoute pas, ta timidité te fait voir des obstacles où il n'y en a pas.

—Ma timidité! non, Paul, mais le sentiment de ce que je suis, répliqua-t-elle tristement.

—Ah! ce que tu es, s'écria-t-il, ce que tu es! Eh bien! tu es la meilleure, la plus parfaite, la plus adorable des jeunes filles! Des distances entre nous! Je ne les vois pas. Des obstacles!.... s'il en existait, je les briserais!

—Paul, tu ne veux pas m'entendre, tu ne veux pas me comprendre!

—Marie-Madeleine, m'aimes-tu?

—Oui, je t'aime! Ah! Dieu sait si je serais heureuse d'être à toi pour la vie! Mais je ne veux pas, je ne veux pas avoir cette espérance!

—Ah! tu m'aimes, tu m'aimes! Et quand tu mets en moi une force qui pourrait soulever un monde, tu ne veux pas espérer! Oh! je sais ce que tu redoutes; mais, va, je te le dis encore, je connais ma mère!

—Paul, je sais que tu plaideras éloquemment ma cause.

—La mienne, ma bien-aimée.

—Et que tu la gagneras dans le cœur de ta mère; mais...

—Achève!

—Il me semble que cette cause gagnée ne me rendra pas complètement heureuse.

—Que veux-tu dire?

—Il me suffira de supposer que ce que tu obtiendras aura été arraché à la tendresse maternelle pour mettre une ombre à mon bonheur; j'ai cette pensée qu'on m'en voudra.—Oh! pas ma bienfaitrice, mais d'autres,—de ce que je serai ta femme....Ah! vois-tu, Paul, l'idée qu'on pourrait me regarder comme une ingrate, une ambitieuse et je ne sais pas quoi encore me rendrait bien malheureuse.

—Et voilà ce que redoute ma bien-aimée?

—N'est-ce donc rien?

—Ce n'est rien, parce que ce sont des chimères..

—Encore une fois, Paul, je t'en prie...

Le jeune homme l'empêcha de continuer, en lui mettant doucement les mains sur les lèvres.

—Sois tranquille, ma chérie, dit-il, ma mère ne m'opposera aucune résistance. De sa voix si douce elle me répondra:

"J'aime Marie-Madeleine, je l'ai toujours considérée comme ma fille adoptive; eh bien, maintenant, elle sera ma vraie fille!"

Et, aussitôt, elle t'appellera pour te serrer dans ses bras.

La jeune fille est comme un étourdissement causé par le bonheur et, les mains jointes, elle s'appuya sur l'épaule du jeune homme.

A ce moment, M. Ginoux parut sur la terrasse.

—Ah! mon oncle, s'écria Paul, quel beau ciel et comme la mer est belle!

—Oui, dit l'abbé, qui n'avait surpris que le mouvement de Marie-Madeleine s'écartant du jeune homme, la mer est superbe.

Paul était radieux.

Avait-il réussi réellement à rassurer la jeune fille?

Celle-ci n'était-elle pas toujours tourmentée secrètement par quelque pressentiment?

....

Le lendemain, après le déjeuner, l'abbé Ginoux pria Marie-Madeleine de lui offrir l'appui de son bras pour une promenade dans le jardin.

Paul se disposait à les accompagner, mais sa mère lui dit:

—Reste avec moi, mon ami, je désire causer avec toi.

Et, indiquant un fauteuil à côté du sien:

—Assieds-toi là, Paul, et prépare-toi à me répondre avec toute la franchise que je te connais.

Le jeune homme ébaucha un sourire.

—Du reste, reprit Mme Melville, tu dois bien te douter de ce que j'ai à te dire.

Assurément, Paul devinait qu'il allait être question de la baronne de Blignières et de Mlle Clotilde.

Il ne répondit pas; mais son regard se fixa sur le visage de sa mère avec une expression de tendresse infinie.

—Oui, reprit Mme Melville, tu as deviné que depuis quelque temps je m'occupe plus que jamais et exclusivement de ton avenir.

—Comme la plus tendre des mères.

—Tu as choisi la carrière de notariat, uniquement pour m'être agréable; il est inutile de t'en défendre.

—Je n'aurais pas voulu d'une profession qui m'eût obligé à me séparer de toi.

—Aussi, mon ami, quoi qu'il puisse arriver, nous continuerons à vivre sous le même toit.

Après un silence, elle reprit:

—Maintenant, mon fils, et avant tout, dis-moi quelle impression a produite sur toi la nièce de la baronne de Blignières.

—Une impression favorable, ma mère.

—Tu l'as trouvée charmante.

—Oui.

—Sans restriction?

—Sans la moindre. Mlle de Blignières est fort bien de sa personne et parfaitement élevée....

—Nous t'avons, du reste, laissé le temps d'apprécier le charme de sa conversation.

—Elle est très aimable.

—Que dis-tu de son caractère?

—Ma foi, chère mère, je n'ai pas pris le temps de l'étudier.

—Pourtant, c'était important, afin de t'éviter des surprises....

—Mais je n'ai pas à me faire une opinion sur le caractère de Mlle de Blignières. J'aurai peut être l'occasion de la revoir l'hiver à Paris: mais pour ces relations du monde, la question de caractère est absolument secondaire.

—Paul, tu n'as pas avec moi toute la franchise que je voudrais.

—Mais, ma mère....

—Non, puisque M. Turgan t'a sérieusement parlé de nos projets. Et si tu n'as pu apprécier le caractère de Mlle de Blignières, je puis te renseigner sur ce point: Eh bien, mon ami, elle a le plus charmant caractère et les plus belles qualités qu'un mari puisse désirer chez sa femme.

—Je le sais, chère mère; mais est-ce suffisant pour que je m'associe à tes projets qui sont, je crois, plus encore ceux de M. Turgan.

—Tu es à la veille de prendre son étude, nous pensons à te marier.

—Je ne peux pas vous en vouloir de votre sollicitude, mais, chère mère, puisque tu me parles de vos projets, permets-moi de t'entretenir des miens.

Mme Melville réprima un mouvement de contrariété, mais la pâleur envahit son visage. Cependant, elle se remit aussitôt et d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme:

—Parle, mon fils, dit elle, parle!

Le jeune homme très ému lui-même, n'avait pas remarqué le changement subit qui s'était opéré dans la physionomie de sa mère.

Il se leva.

—Chère mère, dit-il avec assurance, je savais que devant prendre prochainement l'étude de Me Turgan il me fallait songer au mariage. Je m'y préparais...

—Ah! fit Mme Melville.

Et avec une lenteur calculée:

—Pourquoi m'as-tu laissé ignorer cela? prononça-t-elle d'une voix oppressée; oh! tu avais un secret pour ta mère!

—Ce secret, je le gardais depuis longtemps au fond de mon cœur.... J'attendais....

—Quoi?

—Que celle que j'avais choisie pour faire le bonheur de ma vie fût en âge de comprendre et de juger de la sincérité, de l'ardeur de mon affection pour elle.

Mme Melville voulut se lever, mais la force lui manqua; elle courba la tête sous le poids de la douleur.

Paul crut que sa mère était seulement étonnée.

—Oui, continua-t-il en s'animant, j'attendais, et, pendant ce temps, j'observais Marie-Madeleine, je cherchais à deviner sa pensée. Certes, je la trouvais affectueuse autant que peut l'être une bonne petite sœur. Mais je lui avais donné mon cœur, et je voulais savoir si, en échange, elle me donnerait le sien.

Aujourd'hui, ma mère chérie, je suis heureux, heureux comme peut l'être celui qui se sent aimé, qui se sait aimé!

Eh bien oui, ma mère, j'aime Marie-Madeleine, nous nous aimons!

Quel coup terrible pour la pauvre mère! Hélas! il était complet, le malheur qu'elle avait tant redouté, qu'elle avait soupçonné trop tard pour pouvoir le conjurer! Maintenant, elle était acculée au fond d'une impasse d'où elle ne pouvait plus sortir qu'au prix d'une révélation qui allait mettre son âme à la plus épouvantable torture.

Oh! si elle avait pu souffrir seule! Mais non, il lui faudrait voir la douleur de son fils, les larmes de la pauvre jeune fille!

Paul ne pouvait deviner les affreuses angoisses de sa mère. Il vit dans le silence qu'elle gardait, un acquiescement tacite à son plus ardent désir.

—Ah! reprit-il avec feu, ce que je sais bien encore, c'est que la meilleure des mères ne mettra pas obstacle au bonheur de son fils et à celui de la parente qu'elle a adoptée.

Où donc, dis, ma mère, où donc aurais-je trouvé une jeune fille aussi digne de mon amour? Marie Madeleine a trouvé auprès de toi l'exemple de toutes les vertus qui font de la femme, les ayant reçues en partage, l'épouse que l'on doit adorer et à laquelle on est fier d'unir sa destinée!

Ma mère, ta sollicitude pour Marie-Madeleine lui a inspiré la bonté, et, en voyant comment tu m'aimes, comment tu sais aimer, elle a appris la tendresse!

Je l'ai suivie, cette douce créature, qui grandissait à côté de moi, je l'ai suivie dans le développement successif des qualités qu'elle avait en germe, en venant au monde, et puis tu as su si bien entretenir en elle jusqu'à leur complet et radieux épanouissement, qui est ton œuvre.

Paul s'agenouilla devant sa mère, et d'une voix douce et caressante:

—Maintenant que je t'ai ouvert mon cœur, mère chérie, prononça-t-il, je n'ai plus rien à te dire; accorde-moi la main de Marie-Madeleine; unis sa vie à la mienne, fais le bonheur de tes deux enfants!

A présent, Paul attendait la réponse, le visage dans les mains de sa mère, qu'il couvrait de baisers.

Tout à coup, Mme Melville sortit de son espèce d'anéantissement. Elle se redresse brusquement, et, d'une voix étranglée:

—Malheureux, malheureux enfant! prononça-t elle.

Paul tressaillit violemment et la regarda avec effarement.

—Mon fils, mon cher enfant! s'écria-t-elle avec désespoir, ce que tu demandes est impossible!

—Impossible! répéta Paul, en se dressant d'un bond, pâle, frémissant.

—Marie-Madeleine ne peut pas être ta femme!

—Pourquoi, pourquoi? exclama-t-il, une flamme dans le regard,

IX

SCÈNES DE FAMILLE.

Mme Melville, les mains crispées sur les bras du fauteuil, le buste rigide, la tête en avant, regardait fixement son fils.

On aurait pu croire qu'elle était rivée à cette place qu'elle occupait.

Enfin, faisant un effort pour se raidir contre l'atroce souffrance qui la brisait, pour retrouver un peu de calme et de sang-froid et en même temps ce sublime courage qui ne l'avait jamais abandonnée aux jours des plus dures épreuves, elle se redressa brusquement.

—Marie-Madeleine ne peut pas être ta femme! répéta-t-elle. Tu me demandes pourquoi? Ah! pourquoi.... je vais te dire, Paul. Hélas! maintenant, je n'ai plus le droit de te rien cacher....

Pour parler, je m'arme de courage; appelle à toi toute ton énergie pour m'écouter; sois fort, mon cher enfant, je t'en conjure; c'est terrible, c'est horrible, ce que je vais t'apprendre!

Le jeune homme, qui avait croisé ses bras les laissa tomber à ses côtés et regarda sa mère avec stupeur.

Elle reprit:

—Ah! mon fils, mon cher fils, si tu n'avais pas, comme tu viens de me le dire, renfermé en toi tes impressions, si, plus confiant, tu m'avais fait connaître toutes tes pensées, je t'aurais mis en garde contre le malheur qui s'est abattu sur nous, Marie-Madeleine ne t'aurait pas inspiré cet amour qui m'épouvante et va causer votre désespoir à tous deux.

Oh! vous voir souffrir, vous, vous, chers enfants, qui avez toute ma tendresse!

Tu me parles des qualités de Marie-Madeleine! Est-ce que je ne les connais pas? N'est-ce pas moi qui l'ai élevée? Ah! mon cher enfant. Dieu m'en est témoin, si elle pouvait être ta femme je serais fière, heureuse de te la donner et je n'aurais jamais songé à te faire épouser Mlle Clotilde de Blignières.

—Ma mère, s'écria Paul, quel est donc l'obstacle qui se dresse entre nous?

—Ecoute-moi; A une époque, — tu étais encore un enfant,—j'avais chez moi une jeune ouvrière sage et jolie; elle se nommait Gabrielle.

—Gabrielle Anglade! exclama Paul.

—Oui, Gabrielle Anglade.

—Je me souviens d'elle et aussi de son vieux père. Attends, je te vois devant cet homme, à genoux et tout en larmes; je m'approchai de lui pour le prier de ne pas te faire pleurer; d'abord il me repoussa, puis il me prit dans ses bras, le grand vieillard, et il m'embrassa.

—Tu te souviens, Paul.

—Mais Gabrielle, ma mère?

—Un jour ou plutôt une nuit, un misérable commit sur elle un monstrueux attentat: souillée, déshonorée, elle dut quitter notre maison pour aller, loin de Paris.

—Oh!

—Je ne peux pas, je ne dois pas te cacher le nom du coupable, il s'appelait... Gaston de Melville!

—Mon père! s'écria Paul, dont les traits se décomposèrent.

Entre ses dents il murmura:

—L'infâme!

—Gabrielle, reprit Mme Melville, retenant ses sanglots, mit au monde l'enfant du crime, une petite fille.

—Ma sœur!

—Que l'on appela Marie Madeleine.

Paul chancela comme un arbre que l'ouragan déracine et n'eut que le temps de chercher des yeux un siège, sur lequel il s'écroula comme foudroyé.

Mme Melville jeta un cri de terreur.

Mais aussitôt le jeune homme se redressa.

—Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! gémit-il, Marie-Madeleine, ma sœur!

Et, voilant son visage de ses mains, il éclata en sanglots.

La pauvre mère, ne pouvant plus se contenir, se mit aussi à sangloter.

Après un assez long silence, Mme Melville reprit:

—Je ne voulus pas que Marie-Madeleine fut une pauvre petite abandonnée; d'accord avec ma conscience, mon cœur m'imposa le devoir de l'élever, de l'aimer, d'en faire ta sœur; elle vint près de nous comme une parente éloignée, une petite cousine, et tu sais ce que j'ai fait pour elle.

—Oui, mais c'est aujourd'hui seulement que je le comprends bien. Ah! ma mère, ma mère bien-aimée, tu as droit à toutes les vénérations, tu es une sainte!

Tout en parlant, il avait glissé de son fauteuil et était tombé à genoux.

Il y eut un nouveau silence que Paul rompit en s'écriant:

—Mais Gabrielle, la mère de Marie-Madeleine?

—Le lendemain même de la naissance de son enfant, elle devint folle.

—Mon Dieu!

—Elle fut enfermée dans une maison d'aliénés. Un jour, trompant la surveillance de ses gardiennes, elle s'est enfuie de l'hospice. Depuis, on n'a plus entendu parler d'elle et tout porte à croire qu'elle est morte misérablement, peut-être de faim, dans quelque lieu désert.

—Horrible, horrible! murmura Paul. Et c'est mon père, c'est mon père!.... Ah! maintenant, je comprends pourquoi il est parti, pourquoi il nous a abandonnés!

Mme Melville courba la tête.

Elle ne voulait pas dire à son fils combien son père avait été infâme; il lui répugnait d'apprendre à Paul que Gaston de Melville, était aussi un voleur!

La femme honnête s'arrêtait effrayée devant une pareille révélation, qui pouvait porter à son fils un coup terrible.

—Ma mère, reprit Paul, mon père est-il mort ainsi que tu me l'as dit?

—Je l'ignore, répondit Mme Melville. Depuis le jour où il nous a abandonnés, je n'ai plus entendu parler de lui. Est-il mort ou existe-t-il encore, je ne saurais le dire.

A son tour le jeune homme baissa la tête. Et entre ces deux êtres, qui avaient maintenant dans l'âme une égale souffrance, il y eut encore un long et pénible silence.

Soudain, Paul se releva; dans un irrésistible élan d'amour filial, il entoura sa mère de ses bras et l'étreignit contre sa poitrine en s'écriant:

—Oh! ma mère, ma sainte mère, comme je t'aime!

Ils se tinrent embrassés, mêlant leurs larmes, unis plus étroitement encore par la douleur.

Paul retomba à genoux.

—Ma mère chérie, fit-il gravement et d'une voix étranglée, je ne dois plus avoir pour Marie-Madeleine que l'affection d'un frère pour sa sœur: il le faut, j'arracherai de mon cœur cet amour coupable qu'elle m'a inspiré.

Ma mère, ajouta-t-il en affermissant sa voix, j'épouserai Mlle Clotilde de Blignières.... et je l'aimerai!

—Bien, mon fils, bien!

—Mais promets moi d'être plus encore que par le passé la mère de Marie-Madeleine.

—Ai je donc besoin de te faire cette promesse, quand tu connais ma tendresse pour cette chère enfant?

—Elle restera auprès de nous.

—Oui, Paul, marié, m'appartiendra moins; Marie-Madeleine sera à moi davantage.

—Merci, ma mère.

—Il nous reste à détruire l'espoir que tu as fait naître dans le cœur de la chère enfant.

—Oui, ma mère, et comme j'ai causé le mal, c'est à moi de le réparer.

—Auras-tu assez de force?

—Oui.

—Paul, elle ne doit pas savoir le terrible secret.

—Oh! non, jamais, jamais!

—Courage donc, mon fils.

Le jeune homme, qui s'était relevé, se mit à arpenter le salon d'un pas fiévreux.

La tête penchée sur sa poitrine, il réfléchissait.

Mme Melville se leva; elle laissa échapper un long soupir, et voulant laisser le jeune homme tout entier à ses pensées, elle sortit du salon.

Paul s'approcha d'une fenêtre d'où l'on avait une vue sur le jardin. Il aperçut l'abbé Ginoux et Marie Madeleine, assis sur un banc, à l'ombre; ils paraissaient causer tranquillement.

Le jeune homme eut une sorte de gémissement, s'éloigna brusquement de la fenêtre et vint s'affaisser sur le canapé.

Ce qu'il souffrait à ce moment, le malheureux, ne saurait se décrire. Mais devait-il se laisser écraser? Non. Il fallait lutter contre la fatalité et la vaincre!

La terrible révélation qu'il venait d'entendre lui revenait dans toute son horreur.

Ainsi, son père, ce père qu'il se rappelait avoir aimé et dont le départ l'avait attristé, ce père qu'il attendait le soir pour se précipiter à corps perdu dans ses bras, ce père dont il était fier, ce père n'était qu'un misérable, un infâme, un monstre!

Tous ses sentiments se révoltaient; il sentait son sang bouillir dans ses veines et il lui semblait que son cerveau était prêt à éclater, en pensant à cette infortunée dont son misérable père avait fait une victime.

Il ne l'avait pas oubliée cette jeune fille, il se la rappelait bien cette douce Gabrielle qui, tant de fois, l'avait embrassé et tenu sur ses genoux.

Anglade, Anglade! Ce nom bourdonnait à ses oreilles. Il se souvint que devant le père de Gabrielle, l'abbé Ginoux lui avait dit:

—Paul, regarde bien cet homme devant qui je m'incline, il se nomme Jérôme Anglade. Grave ce nom dans ta mémoire et dans quelque circonstance de ta vie où tu rencontreras Jérôme Anglade ou un des siens, n'oublie pas que nous contractons ici, envers lui, une dette de reconnaissance éternelle.

Sa mère et lui avaient donc commencé à l'acquitter, cette dette de reconnaissance, par l'affection, la tendresse dont ils avaient entouré Marie-Madeleine depuis son enfance.

Ah! maintenant, plus que jamais il se devait à elle. C'était à lui de la protéger, de la guider dans la vie. Et toujours il devait l'aimer, non plus d'amour, mais avec toute la tendresse d'un frère.

Après avoir fait naître en son cœur une fausse espérance, sa mission, désormais, n'était-elle pas de rendre cette sœur assez heureuse pour qu'elle n'eût rien à regretter?

Réconforté par cette pensée et encouragé par l'exemple de sa mère, recueillant l'enfant du crime pour en faire sa fille adoptive, Paul sentit s'apaiser sa colère contre le misérable qui avait créé cette situation.

Alors, comme si Dieu lui eût mystérieusement mis dans la pensée ce qu'il aurait à dire à Marie-Madeleine, il n'hésita plus à aller trouver la jeune fille.

En quittant le salon, Mme Melville s'était avancée jusqu'à l'extrémité de la terrasse et avait fait de la main un signe à l'abbé Ginoux.

Aussitôt le vieillard s'était levé pour aller rejoindre sa nièce.

Marie-Madeleine restait seule au jardin.

Rêveuse, la pensée dans le vague, elle avait les yeux fixés sur le massif des campanules et des véroniques; mais elle ne les voyait pas, ses fleurs préférées.

Elle savait que Paul voulait avoir un long entretien avec sa mère et elle se sentait inquiète, tourmentée par un pressentiment.

Les paroles d'amour de Paul résonnaient encore à ses oreilles, et malgré cela son cœur se serrait et sa poitrine se soulevait sous l'effort des soupirs contenus.

Oh! elle avait bien compris tout de suite pourquoi M. Ginoux l'emmenait au jardin. Entre Paul et sa mère, il allait être décidé de son sort.

Et maintenant, c'était fait, sans doute, puisque Mme Melville causait avec M. Ginoux. Mais pourquoi donc Paul n'était-il pas venu sur la terrasse avec sa mère? Que faisait-il?

Elle se demandait comment elle devait interpréter l'absence du jeune homme.

S'il avait eu une bonne nouvelle à lui annoncer, ne serait-il pas déjà là, auprès d'elle?

A chaque seconde son inquiétude augmentait, devenait plus vive.

Soudain, en levant la tête, elle vit Paul qui descendait lentement les marches de l'escalier conduisant de la terrasse au jardin.

Naguère encore, impatiente de se retrouver avec lui, elle se serait élancée à la rencontre du jeune homme.

L'élan était bien dans son cœur, mais quelque chose qu'elle sentait peser sur elle la paralysait.

Ce n'était plus de la joie qu'elle éprouvait, mais de l'anxiété.

Et quand Paul ne fut plus qu'à quelques pas, elle devint affreusement pâle; en même temps il lui sembla qu'un coup violent lui était porté au cœur.

C'est qu'elle avait déjà remarqué l'expression désolée de la physionomie du jeune homme et deviné dans son regard éteint la tristesse de ses pensées.

Elle s'était levée.

Paul lui prit la main, resta un instant comme en contemplation devant elle, puis l'entraîna doucement vers le fond du jardin.

—Ah! tu avais raison, Marie Madeleine, lui dit-il d'une voix brisée, tu avais raison quand tu me disais: "Etre ta femme, ce serait trop de bonheur pour moi, je ne veux pas l'espérer!...." Tu avais raison.... ce mariage que je rêvais ne s'accomplira pas!

La pauvre jeune fille laissa échapper une plainte sourde, il se fit un bourdonnement dans ses oreilles et ses yeux se couvrirent d'un nuage de sang qui, pendant un instant, l'aveugla.

Cependant elle essaya de sourire.

—Tu vois bien, Paul, tu vois bien, balbutia t elle; va, je savais.... mon pressentiment....

—Je ne peux pas être ton mari, Marie-Madeleine, nous ne pouvons pas être unis et je t'aime, je t'aime.

—Tais-toi, Paul, ne me parle plus ainsi, puisque, désormais, tu ne dois pas avoir pour moi que l'affection d'un frère.

—Oui, répliqua-t-il sourdement, d'un frère, du frère le plus tendre, le plus dévoué....

Ah! tiens, c'est affreux! s'écria-t-il.

Ne me demande pas pourquoi mes paroles d'aujourd'hui ressemblent si peu à celles d'hier; hélas! je ne pourrais pas te répondre!

—Paul, je ne te demande rien, je ne me reconnais pas le droit de réclamer une explication, prononça la jeune fille avec une simplicité touchante; tu m'avais obligée à me laisser aller avec toi à un doux rêve.... je te le répète, c'était trop beau pour moi. Tu me réveilles à présent, je tâcherai d'oublier jusqu'au souvenir du rêve.

La voix de Marie Madeleine s'était altérée, comme prête à se noyer dans un sanglot.

—Ah! tu souffres, tu souffres! dit le jeune homme avec tristesse, et c'est moi qui te fais souffrir, c'est moi qui suis la cause du premier chagrin de ta vie.

Eh bien, oui, oui, c'est affreux!

Mais ne crois pas, Marie-Madeleine, ma sœur bien aimée, ne crois pas que je renonce au bonheur rêvé parce que je me suis rendu aux observations de ma mère, à ses conseils; il n'en est rien, je te le jure!.... Un obstacle, tu entends bien? un obstacle que je ne pouvais pas soupçonner, se dresse entre nous, terrible, oui, terrible, car il est insurmontable!

Et, ajouta-t-il en baissant la tête, je ne peux pas te le faire connaître.

—Encore une fois, Paul, je n'ai rien à connaître, rien à savoir, répondit elle: je me suis laissée aller à une espérance, elle s'est envolée, je suis résignée.... Comme par le passé, je continuerai à être pour toi et ma chère bienfaitrice la petite parente affectueuse et reconnaissante.

—Mieux qu'une petite cousine, Marie Madeleine, dit le jeune homme avec vivacité, tu seras ma sœur, ma sœur chérie!.... Ton désir est de ne pas t'éloigner de nous.... Eh bien, tu vivras entre ma mère et moi et nous serons toujours deux à t'aimer.

La pauvre enfant n'était plus maîtresse de son émotion, un sanglot déchira sa gorge et, chancelante, elle s'appuya sur l'épaule de Paul.

A ce moment, Mme Melville et M. Ginoux, débouchant d'une allée, arrivaient près des jeunes gens.

Marie-Madeleine tressaillit et se redressa brusquement.

A un regard de son fils, Mme Melville devina ce qui venait de se passer.

—Marie Madeleine, mon enfant, viens dans mes bras! s'écria t-elle.

—La jeune fille se précipita au cou de sa bienfaitrice et éclata en sanglots.

L'abbé Ginoux avait pris la main de son neveu.

—Courage, Paul, lui dit-il, courage!

Il pleurait, le bon vieillard.

X

LE VIEUX GÉNÉRAL.

Un matin, le général marquis de Marpoix se leva de meilleure heure que d'habitude, car depuis qu'il avait pris sa retraite, il n'entendait pas souvent la diane, comme il disait plaisamment.

Ce matin-là, il paraissait rajeuni et était tout à fait de bonne humeur.

Son valet de chambre, qui l'aidait à s'habiller, était tout surpris de cette exubérance de gaieté.

—Eh bien, oui, Jacques, dit le vieux général, je suis gai, ce matin, très gai. Tu vas aller dire au cocher d'atteler, je vais à Blois.

—Bien, monsieur le marquis.

—Aujourd'hui, je ne suis pas M. le marquis, je suis le général.... non, pas même général, colonel.

Et comme le valet de chambre le regardait avec ahurissement, M. de Marpoix reprit en riant:

—Je vais à Blois, voir mes enfants!

—Quoi! s'écria le vieux serviteur, M. le comte et Mme la comtesse sont à Blois!

—Tu ne comprends pas, Jacques, je ne parle pas de ma fille, de mon gendre et de mes deux petites-filles; mes enfants que je vais voir à Blois, ce sont les soldats du 43me régiment de ligne dont j'ai été le colonel.

Hier seulement, j'ai appris que mon ancien régiment était en garnison à Blois et je veux, aujourd'hui même, aller serrer la main du colonel actuel du 43e.

Ah! Jacques, quel beau régiment que le 43e de ligne, et qu'il a une glorieuse histoire! Je suis bien sûr que, comme ceux d'autrefois, ses soldats d'aujourd'hui sont tous de fameux lapins, des braves!

Va, mon vieux Jacques, va dire à Firmin d'atteler.

Le valet de chambre sortit, et le marquis acheva cette verve d'ancien militaire, qui retrouve un regain de verdeur et d'enthousiasme dans les souvenirs de sa vie accidentée.

Il se croyait encore colonel, et, en dépit de ses soixante-douze ans, il se redressait comme un jeune homme.

Le marquis de Marpoix était vraiment un beau vieillard, avec sa large figure toujours martiale, éclairée par le rayonnement de la sérénité.

Jacques reparut, venant annoncer à son maître que les chevaux étaient attelés au landau.

Le général fut bientôt dans la cour.

—Firmin, dit il au cocher, en arrivant à Blois nous demanderons où demeure le colonel du 43e de ligne et tu me conduiras à sa porte.

Le colonel fit claquer sa langue. Aussitôt les deux alezans dressèrent les oreilles; ils franchirent la grille d'honneur, surmontée de l'écusson des marquis de Marpoix, et la voiture roula dans l'avenue du château bordée de gigantesques acacias.

En arrivant à Blois, ainsi qu'il avait été dit, on se fit indiquer la demeure du colonel et un instant après, le landau s'arrêta devant une porte à laquelle flottait un drapeau tricolore.

Le marquis mit pied à terre, pénétra dans un vestibule et, s'adressant au planton de service:

—Ton colonel est-il chez lui? demanda-t-il.

Impressionné par cette voix mâle et le grand air du personnage, le soldat fit le salut militaire, et gardant la main à la hauteur de la visière de son képi:

—Mon colonel est chez lui, répondit-il.

—Alors, mon ami, conduis-moi auprès de lui.

Le marquis passa devant le soldat, qui s'effaçait, et monta au premier étage.

Le planton ouvrit devant lui la porte de l'antichambre, qu'il ne fit que traverser, et ensuite la porte du salon.

Presque aussitôt, le colonel parut.

Le marquis lui tendit la main, en disant avec un sourire franc:

—Mon colonel, vous me permettez de me présenter moi-même: Je suis le général marquis de Marpoix.

Le colonel mit vivement sa main dans celle du vieillard.

—Le marquis de Marpoix, dit-il, ancien colonel du régiment que j'ai l'honneur de commander.

—Ah! ah! fit le vieillard, il paraît que je ne suis pas encore tout à fait oublié.

—Mais, mon général, il n'est pas un de mes officiers qui ne sache, par les bons souvenirs qu'il y a laissés, que M. le marquis de Marpoix a été colonel du 43e de ligne.

Dans les récits de la chambrée, mon général, on ne peut pas parler des exploits du régiment sans que le nom du colonel de Marpoix vienne constamment sur les lèvres.

—Ah! colonel, je suis ému, très ému, c'est que, voyez-vous, je l'aime toujours, ce cher régiment, et ses officiers et aussi ses soldats.

Serrant avec effusion la main du marquis, le colonel reprit:

—Mon général, je suis fier, heureux de recevoir mon illustre prédécesseur et j'instruirai mes officiers de l'honneur que vous avez fait à leur colonel en venant lui rendre visite.

—Oui, mon cher colonel, oui, vous leur direz qu'ils sont tous mes amis. Mais avec vous, colonel, quelques uns de ces messieurs me feront bien le plaisir, l'amitié de venir déjeuner au château de Marpoix, qui n'est qu'à deux lieues de Blois.

Dites-moi que vous acceptez mon invitation, colonel; vous désignerez vous-même les officiers qui vous accompagneront à son tour, le vieux général sera fier, heureux de vous recevoir.

—Mon général, votre invitation si affectueuse est de celles qu'il est impossible de refuser.

—Bravo! s'écria le marquis. Mais, fixons tout de suite le jour, dimanche prochain, voulez-vous?

—Dimanche prochain, mon général, c'est entendu.

—Maintenant, colonel, j'ai autre chose à vous demander.

—Parlez, mon général.

—Je voudrais aller à la caserne; eh bien, oui, j'ai le désir de voir vos soldats, ceux qui ont succédé à mes vieux troupiers, que j'appelais mes enfants!

—Eh bien, mon général, dit le colonel, prenant son chapeau et sa canne, allons à la caserne.

—Mon cher colonel, je dois vous le dire, il me semble que le plaisir de me retrouver dans une caserne, de voir des troupiers va me rajeunir de vingt ans. Tenez, vous pouvez me croire, rien n'a pu me faire oublier le temps où je conduisais mon brave régiment au combat, où je me sentais aimé de tous ces hommes qui, à mon commandement, m'auraient suivi aux cinq cents diables!

—Mais vous êtes prêt, colonel, partons!

....

A la caserne, il y avait à cette heure là grande animation.

Les caporaux faisaient l'appel des hommes pour les différentes corvées du matin

Dans les chambres des soldats en manche de chemise astiquaient leur fourniment, d'autres brossaient leurs effets; d'autres encore, appuyés au balcon des fenêtres, regardaient leurs camarades qui travaillaient dans la cour, les uns balayant, tandis que d'autres, chaussés de sabots, lançaient à la volée des seaux d'eau sur le pavé qu'ils inondaient pour le lavage réglementaire.

Puis, commandées par les sous-officiers de semaine, les escouades se succédaient pour les divers services de la matinée.

Dans une salle du rez-de-chaussée, on se livrait à des exercices d'escrime. On entendait le cliquetis des fleurets et la voix du prévôt d'armes, scrupuleusement appliqué à son enseignement.

Tout cela se faisait avec cette bonne humeur traditionnelle du pioupiou, qui a la réputation de ne pas engendrer la mélancolie.

C'était plaisir de voir tous ces braves garçons au dîner, rivalisant d'entrain et de gaieté.

Ah! c'était bien là la grande famille du régiment que le marquis de Marpoix affectionnait si paternellement.

On sentait que tous ces hommes se considéraient comme des frères, qu'au jour des batailles ils se serreraient pour résister aux charges formidables et s'entraîneraient les uns les autres pour la marche en avant sous des pluies de mitraille, que tous, enfin, d'un même élan, se rallieraient au drapeau menacé.

Cependant, la corvée terminée, les travailleurs se retirèrent pour laisser la place à un peloton auquel un lieutenant allait faire faire l'exercice.

Au roulement du tambour, les soldats s'alignèrent devant le jeune officier. Un vieux sergent chevronné commanda. fixe! puis s'assura que l'alignement ne laissait rien à désirer.

Ce troupier était bien le type du vieux sergent qui, toujours, dans le service, s'efforce à se donner l'air rébarbatif. Sa figure bistrée, coupée par une épaisse moustache grise, au poil dur et dru comme du crin, avait un aspect singulièrement sévère. Et cependant, hors du service, c'était le meilleur enfant du monde, goguenard comme pas un et conteur écouté dans la chambrée.

Depuis bien des années il faisait faire l'exercice aux jeunes soldats; mais c'était toujours pour lui un plaisir nouveau et il attendait avec impatience le moment de jouer à l'officier.

Faute d'instruction il n'avait jamais pu échanger la sardine de la manche contre le galon d'or au képi. Tout ce qu'on avait pu faire jusqu'à présent pour récompenser son courage et ses services, avait été de placer sur sa poitrine la médaille militaire.

Ce jour là, notre sous-officier était encore plus satisfait que d'habitude de la précision avec laquelle ses hommes exécutaient les mouvements commandés. Il se donnait des attitudes martiales qui réjouissaient fort le jeune lieutenant, un Parisien de race, assez disposé à la moquerie.

Tout à coup, un soldat se précipita dans la cour en jetant ces mots:

—Voici le colonel!

L'officier se prépara aussitôt à recevoir le chef du régiment.

Les soldats, l'arme au pied, observaient l'immobilité, à l'imitation du vieux sergent qui semblait avoir été subitement changé en statue.

Le colonel parut, causant avec le marquis.

A la vue du vieillard portant la rosette de la Légion-d'Honneur et dont l'allure et la physionomie annonçaient le militaire retraité, un mouvement de curiosité se produisit. Tous les regards se dirigèrent en même temps sur le personnage que le colonel paraissait tenir en haute estime et auquel il parlait comme à un supérieur.

—Portez, arme! présentez, arme! commanda l'officier, en même temps que le tambour battait au champ.

Le colonel et M. de Marpoix s'arrêtèrent devant les rangs.

—Soldats, prononça le colonel, vous portez en ce moment les armes, non pas seulement à votre chef, mais aussi à un général.

Et s'effaçant pour laisser le marquis au premier plan, il ajouta:

—Soldats, vous saluez le général marquis de Marpoix, ancien colonel de votre régiment.

Un mouvement se fit dans les rangs des soldats et il y eut parmi eux comme un frémissement.

Le lieutenant, ne se contentant plus de saluer de l'épée, porta la main à son képi.

Mais le plus ému de tous était le vieux sergent; lui si observateur de la discipline, si correct sous les armes, semblait maintenant ne plus tenir en place.

—Mes amis, dit le vieux général d'une voix vibrante, j'ai sollicité de votre colonel la faveur de rendre visite à mon ancien régiment. Ceux que j'y ai connus ont depuis longtemps quitté les rangs, mais en vous voyant, je me les rappelle, ces braves enfants, ces chers camarades avec qui j'ai passé les plus belles années de ma vie.

A ce moment, le regard du marquis se rencontra avec celui du sergent.

—Eh! mais, sergent, dit le vieillard, on dirait que vous avez quelque chose à me dire.

—Eh bien, oui, c'est vrai, mon général.

—Qu'as-tu à me dire, mon brave? Parle!

—J'ai à vous dire d'abord, mon général, que si vous êtes content de nous voir, nous sommes joliment heureux, tous tant que nous sommes ici, de votre visite. C'est que, voyez-vous bien, on se souvient toujours de vous au 43e.

—Ah!

—Et vous y êtes aimé, mon général, rien que d'avoir entendu parler de vous.

M. de Marpoix avait peine à contenir son émotion.

—Car, poursuivit le sergent, il y a au régiment la légende.

—La légende?....

—La légende du....

Et comme il hésitait:

—Dites, sergent, dites, fit le marquis, votre colonel le permet.

—Eh bien, mon général, nous avons au régiment la légende du "papa Marpoix."

Le marquis était maintenant sans voix et remué jusqu'au plus profond du cœur. Il regardait ces hommes qui lui souriaient, et il leur souriait aussi, tandis que ses paupières se mouillaient.

Encouragé du regard par le colonel, le vieux sergent fit deux pas en avant. Et, se tenant droit, avec la rigidité du militaire en face d'un supérieur:

—Mon général, reprit-il, la légende du papa Marpoix, ce n'est pas moi qui l'ai inventée: les anciens me l'ont racontée, et moi, qui suis aujourd'hui le vétéran du régiment, je l'ai à mon tour narrée aux camarades. Et je leur ai fait savoir que le régiment avait eu un colonel qui s'appelait le marquis de Marpoix, et qui n'était ni plus ni moins que le père de ses soldats. Ah! il y en a long à dire, rien qu'à parler de la bonté du colonel.

Le marquis porta vivement la main à ses yeux, puis, brusquement, il la tendit tout humide au sergent, en s'écriant:

—Assez, mon ami, assez!

Et, se tournant vers le colonel:

—Ah! les braves cœurs, les braves cœurs!

D'un pas lent, il s'avança devant les soldats:

—Mes enfants, leur dit-il, vous avez une noble tâche à remplir, celle de vous montrer les dignes successeurs de ceux qui ont fait la réputation de votre beau régiment et gagné ces inscriptions à son drapeau: Marengo — Iéna — Zaatcha—Sébastopol. Il vous faut marcher sur leurs traces et ne jamais oublier que le drapeau représente la Patrie et qu'en le défendant, c'est notre sol sacré et l'honneur national que vous défendez.

S'adressant au lieutenant, il lui dit, en lui tendant la main:

—Jeune homme, j'ai commencé comme vous; à votre âge j'étais lieutenant et fier de mon épaulette. Vous verrez, comme on se rappelle avec plaisir son début dans la vie militaire.

Alors M. de Marpoix saisit de la main et s'éloigna appuyé au bras du colonel, qu'il l'accompagna jusqu'à sa voiture.

—A dimanche, dit le marquis, remonté dans le landau.

—Oui, mon général.

On se sépara et le landau reprit le chemin de Marpoix.

Quand, de retour au château, le marquis rentra dans son appartement, on aurait dit qu'il venait de prendre d'assaut une forteresse ou décidé de la victoire en culbutant un corps ennemi.

—Je vois que monsieur le marquis est satisfait de sa promenade, dit le valet de chambre.

—Ah! ah! Jacques, mon ami, tu vois cela sur mon visage.... Si je suis satisfait! Mais je n'échangerais pas ma matinée d'aujourd'hui contre dix ans de mon existence.

Le marquis de Marpoix, qui écrivait ses mémoires, lesquels devaient être extrêmement intéressants, passa une grande partie de cette journée dans son cabinet de travail et Dieu sait s'il évoqua d'heureux souvenirs.

XI

LE RÉGIMENT.

Le régiment de ligne dont Pierre Anglade commandait le troisième bataillon, était un de ceux dont l'histoire a une place importante dans nos annales militaires.

Il fut levé en 1638 sous le nom de *Régiment des Vaisseaux*, s'appela successivement *Vaisseaux-Candale*, *Vaisseaux-Mazarin* et *Royal-Vaisseaux* jusqu'au jour où, après avoir été, à la Grande Armée, le 47e de ligne il devint le 43e.

Longs seraient à raconter les glorieux faits d'armes de ce régiment.

Dans la mémorable journée de Fontenoy, il fit des prodiges de valeur. On le voit à Jemmapes; il concourt à la conquête de la Hollande; il se distingue à Marengo, à Iéna, et fait la campagne d'Espagne et de Portugal; on le retrouve à Zaatcha, à Sébastopol, à Malakoff; il prend part aux batailles de Palestro, Magenta, Solférino, donnant partout des preuves de sa vaillance. Pendant l'année terrible, il se bat à Borny, Rezonville, Gravelotte, Saint Privat. Dans ces combats meurtriers, les officiers et les soldats du 43e étaient des lions.

Voilà le régiment dont le marquis de Marpoix avait été le colonel.

M. de Marpoix avait longtemps servi en Afrique, où il avait gagné ses premiers grades. Il était de ceux qui avaient vigoureusement réprimé les fréquentes insurrections de la grande Kabylie.

M. de Marpoix avait été capitaine, puis commandant du 8e léger, régiment qu'on avait surnommé l'indomptable et qui avait la réputation d'avoir collectionné toutes les mauvaises têtes de l'armée d'Afrique.

—Mauvaises têtes, soit, j'en conviens, disait en riant le commandant de Marpoix, mais ils sont la bravoure même et quels bons cœurs!

Et il ajoutait, non sans émotion:

—Avec de pareils gaillards, les officiers sont tranquilles; ils ont la certitude qu'ils se feront écharper jusqu'au dernier pour la défense du drapeau et la gloire de la patrie.

Le vieux marquis avait été et était toujours un brave. Il avait embrassé la carrière des armes beaucoup par tempérament et un peu parce que, dans sa famille, on avait conservé les anciennes traditions qui voulaient que l'aîné des fils tînt l'épée.

Lieutenant, capitaine, commandant, il s'était fait aimer; colonel, il avait été adoré de ses soldats, et si, comme nous l'avons vu, on se souvenait toujours de lui au 43e, si on l'appelait "papa Marpoix", c'est que, réellement, il avait été le père du régiment.

Mais si les soldats se rappelaient que le marquis de Marpoix avait été le colonel de leur régiment, le vieux général n'avait jamais oublié les soldats du 43e. Depuis qu'il était retraité comme lorsqu'il était encore en activité, il n'avait pas cessé de suivre le régiment par la pensée et il n'avait jamais ignoré où il tenait garnison.

Après une très brillante carrière, le général avait pris sa retraite, non sans regrets de quitter la vie active qu'il avait menée pendant plus de quarante ans.

Il s'était résigné au repos, disait-il, uniquement pour faire de la place à d'autres qui attendaient.

Le marquis s'était marié tard, à quarante ans, et il n'avait pas connu longtemps la joie d'une union qui s'était annoncée comme devant être des plus heureuses.

La marquise de Marpoix était morte quelques années plus tard, mais elle avait donné à son mari une petite fille que l'on avait appelée Ernestine.

Le général ne songea pas à se remarier; il aimait, il adorait sa fille et ne voulait pas lui donner une belle-mère.

Ernestine grandit. A dix huit ans, c'était une fort charmante jeune fille, très admirée. Les prétendants ne lui manquèrent point.

M. de Marpoix, après avoir consulté sa fille, donna la préférence au comte de Clairfond.

Les prétendants évincés s'étonnèrent qu'un général eût choisi pour gendre un personnage, titré à la vérité, mais qui s'occupait d'industrie et d'agriculture, en faisant valoir ses terres, en exploitant des moulins hydrauliques.

Le marquis laissa dire. Il lui suffisait de savoir que sa fille aimait et était aimée. Et puis, il savait ce que valait M. de Clairfond et était sûr du bonheur d'Ernestine.

Le mariage fut célébré à Marpoix et quelques jours après les jeunes époux partirent pour la Bourgogne où se trouvaient les propriétés du comte de Clairfond.

Le marquis n'aimait pas beaucoup à s'éloigner de son domaine de Marpoix; cependant, deux ou trois fois chaque année, il allait passer quelques jours auprès de sa fille et de son gendre, afin de prendre un peu sa part de leur bonheur.

Il était encore attiré en Bourgogne par deux mignonnes petites-filles, nées à deux ans de distance, qui étaient la joie, l'orgueil de leur mère et les idoles du bon vieux général.

On savait au château que M. le marquis allait recevoir à déjeuner le colonel et quelques officiers de son ancien régiment. [illegible] qu'il allait traiter, ainsi qu'il avait eu l'habitude de le faire tous les ans, le jour anniversaire de la formation du *Régiment des Vaisseaux*.

Quand il s'était agi de commander le menu, il retrouva sur un vieux calepin la liste des choses, vins compris, qui avaient composé le dernier déjeuner dit "de la formation".

Il copia le tout sur un feuillet qu'il remit à Jacques, en lui disant:

—Que Pétronille—c'était le nom de la cuisinière—s'arrange comme elle voudra, il me faut tout cela; qu'on envoie à Blois, à Tours, à Orléans, à Paris même, au diable, s'il le faut; mais je veux ce menu sans qu'on y retranche le moindre hors-d'œuvre.

Le dimanche matin, bien qu'il eût encore sa robe de chambre, le vieux général était comme transfiguré. Il semblait se croire encore le brillant colonel d'autrefois.

Les serviteurs étaient sur le qui-vive.

Un coup de sonnette appela Jacques.

Le général allait s'habiller.

—Monsieur le marquis mettra-t-il son uniforme? demanda le valet de chambre, qui savait chatouiller agréablement l'amour-propre de son maître.

Le général se redressa, eut un moment d'hésitation et, comme à regret, répondit:

—Non, Jacques, non.

Souriant, il ajouta:

—L'uniforme que j'aimerais endosser aujourd'hui, c'est mon vieil uniforme d'Afrique.

—Celui qui a les galons de commandant, mais il n'est plus mettable: il est tout déchiré à la poitrine et la manche droite ne tient plus.

—Je crois bien, Jacques, c'est l'uniforme que je portais à Isly. Les déchirures à la poitrine ont été faites par des balles marocaines; et si la manche droite ne tient plus, c'est qu'elle a reçu un coup de yatagan qui m'aurait emporté le bras, si un brave....

Donne-moi une redingote, Jacques.... Le vieil uniforme d'Afrique, vois-tu, c'est un souvenir, quelque chose comme une relique.

Aussitôt habillé, le marquis descendit donner un coup-d'œil à la salle à manger où le valet de chambre l'avait précédé.

—Monsieur le marquis n'a pas dit combien il fallait mettre de couverts, fit observer Jacques.

—C'est vrai, mais je ne le sais pas.

Diable, diable, continua t-il réfléchissant, nous allons être.... le colonel et moi deux; probablement les quatre commandants, cela fait déjà six couverts; j'espère bien avoir aussi le capitaine adjudant-major et quelques autres officiers...., le colonel n'a eu que l'embarras du choix.

C'est tout le régiment que je voudrais avoir.

Qu'on mette toujours douze couverts; il vaut mieux qu'il y en ait trop que pas assez. Du reste, il sera toujours temps d'en ajouter quand tu verras arriver mes invités.

Il passa alors au salon où, pendant vingt minutes, il alla constamment de la fenêtre à la cheminée, consultant chaque fois la pendule.

Soudain, le bruit d'une cavalcade sur la route le fit sursauter.

—Les voici! s'écria-t-il.

Et il se précipita vers la porte donnant sur le perron.

Déjà on sonnait à la grille d'honneur. Jacques, Firmin, le jardinier et le garçon d'écurie étaient là. Le cocher ouvrit la grille.

Dix cavaliers entrèrent dans la cour et mirent pied à terre. Aussitôt les domestiques saisirent les brides des chevaux et les emmenèrent.

Le marquis s'était porté au-devant de ses invités.

Tendant les deux mains au colonel:

—Voilà, messieurs, dit-il, ce qui s'appelle l'heure militaire: midi sonne.

Mon général, répondit le colonel, ces messieurs et moi nous vous remercions de la gracieuseté de votre accueil et vous prions de croire à toute notre respectueuse sympathie.

Le marquis, très ému, passa familièrement son bras sous celui du colonel et s'écria joyeusement:

—Messieurs, vos colonels vous ouvrent la marche, suivez-nous!

Au salon, le colonel prit la parole:

—Mon général, dit-il, permettez-moi maintenant de vous présenter ces messieurs, que j'ai invités en votre nom et qui se considèrent comme des privilégiés.

—Je les reçois comme de vieux amis, s'écria le marquis.

A chaque officier que le colonel nommait, le vieux général serrait affectueusement la main, ayant, toute prête, une parole aimable à lui adresser.

Tous avaient été présentés, un excepté, qui s'était tenu modestement derrière ses camarades plus âgés que lui.

Le colonel le prit par la main, et l'amenant devant M. de Marpoix:

—Mon général, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter le commandant Pierre Anglade.

A ce nom, le marquis eut un haut-le-corps.

—Anglade, fit-il, vous vous nommez Anglade?

—Oui, mon général.

Et comme M. de Marpoix paraissait très agité, le colonel hasarda:

—Est-ce que ce nom vous est connu, mon général? est-ce qu'il vous rappelle quelqu'un?

—S'il m'est connu! s'il me rappelle quelqu'un! exclama le vieillard.

Il regardait Pierre fixement.

Brusquement, il saisit les deux mains du jeune homme:

—Commandant, demanda-t il, seriez-vous parent d'un ancien soldat d'Afrique appelé Jérôme Anglade?

—Je suis son fils, mon général.

—Son fils!.... Vous êtes le fils de Jérôme Anglade, Jérôme Anglade du 8e léger, le brave des braves! Ah! commandant, commandant.... Mais viens donc dans mes bras, fils de mon vieux Jérôme!

Le marquis avait jeté ses bras sur les épaules du jeune homme et l'embrassait en s'écriant:

Je t'embrasse pour toi et pour ton père!

S'adressant aux officiers, étonnés et émus:

—Messieurs, reprit le vieillard, voilà une surprise à laquelle j'étais loin de m'attendre! Ah! vous ne pouvez vous imaginer la joie que j'éprouve.... Voir le fils de Jérôme Anglade, le voir commandant, officier de la Légion d'Honneur!

Ma joie, messieurs, vous la comprendrez quand je vous aurai dit ce que le sergent Anglade a fait en Algérie pour le commandant de Marpoix du 8e léger.

Il avait repris la main du commandant Anglade, et tout en la serrant fiévreusement, il regardait attentivement le visage du jeune homme.

—Oui, dit il, vous ressemblez à votre père, commandant.

Se tournant de nouveau vers le colonel et les officiers:

—Messieurs, s'écria-t il, je ne suis pas surpris de voir, dans le fils de Jérôme Anglade, un officier supérieur!

Bon sang ne saurait mentir! Le fils de celui que j'appelais tout à l'heure le brave des braves ne pouvait être qu'un brave parmi les braves, c'est-à-dire un soldat ayant toutes les vertus militaires et civiques.

—Oh! mon général! murmura Pierre Anglade, embarrassé, confus.

—Je n'ai rien dit de trop, mon ami, reprit vivement M. de Marpoix, et je fais en même temps l'éloge du père et du fils.

Ah! Jérôme Anglade! Jérôme Anglade! continua-t-il avec émotion; ah! messieurs, si j'ai eu l'honneur d'être le colonel de votre régiment, l'honneur d'être général et si j'ai l'honneur et le plaisir de vous recevoir aujourd'hui, je le dois à Jérôme Anglade, sans lui je ne serais plus de ce monde depuis longtemps.

Commandant Anglade, s'écria le marquis, votre père m'a sauvé la vie!

Il y eut un mouvement dans le groupe des officiers, qui se rapprochèrent du vieillard.

Vivement impressionnés, ils avaient les yeux fixés sur le vieux général et le jeune commandant.

—Oui, colonel, oui, messieurs, continua M. de Marpoix, je dois la vie à la bravoure, à la présence d'esprit, au dévouement de Jérôme Anglade. Savez-vous cela, commandant Anglade?

—Non, mon général.

—Parbleu! je ne suis pas étonné que votre père ne vous ait jamais parlé de cette affaire: il considérait la chose comme toute naturelle, le grand cœur, et dans sa simplicité de soldat, il n'en tirait pas vanité.

Mais ce que sa modestie a caché, je vais le proclamer, moi!

Adoucissant sa voix tout à l'heure [illegible]:

—Messieurs, dit-il, écoutez:

"C'était dans la journée du 14 août 1844, qui devait voir les troupes de Bugeaud victorieuses culbuter et mettre en déroute, à Isly, la formidable armée marocaine, qui cherchait à écraser nos légions.

"Vous savez tous que dans cette mémorable bataille d'Isly, si glorieuse pour nos armes, la victoire fut longuement disputée. L'ennemi, combattant avec acharnement, en désespéré, eut des retours offensifs d'une telle violence que plusieurs fois nos carrés furent entamés par sa cavalerie, déferlant sur nos baïonnettes comme les vagues d'une mer furieuse au pied de la falaise.

"Je commandais un des bataillons qui se formaient en carrés pour résister à la terrible avalanche de chevaux et d'hommes aux burnous et aux turbans qui, à chaque instant, menaçait de les broyer.

"Ah! mes amis, quelle lutte! Mes braves fantassins tenaient bon devant cet ennemi qui se renouvelait sans cesse.... Les munitions s'épuisaient, les baïonnettes se tordaient, les crosses de fusil, dont on se servait comme de massues, se brisaient, volaient en éclats.

"Dans un dernier effort, les cavaliers du Maroc entamèrent le carré; il y eut une large brèche dans la muraille humaine. Et par cette trouée sanglante, l'ennemi se précipita comme un tourbillon, sabrant mes soldats, les écrasant sous les sabots des chevaux.

"Tout à coup, je chancelai, un coup de feu m'avait atteint en pleine poitrine. Un cri s'échappa de ma gorge, non pas un cri de douleur, comme vous le pensez bien, mais un cri de rage.

"Deux cavaliers m'attaquaient en même temps; blessé, je ne pouvais plus me défendre; mes adversaires me chargeaient le yatagan au poing; je voyais les lames jeter leur flamme avant de s'abattre. Je n'avais plus qu'à mourir pour la patrie et je criai: Vive la France!

"A ce moment, une balle frappa l'un de mes adversaires, qui aussitôt, vida les étriers; l'autre avait son arme au-dessus de ma tête; mais, soudain, un flot de sang m'inonda le visage, et, à son tour, le second cavalier tomba à bas de son cheval comme une masse.

"J'étais sauvé! Et celui qui venait de me sauver, en blessant mortellement mes deux adversaires, c'était le sergent Jérôme Anglade."

Après une pause, le marquis poursuivit:

"Le sergent Anglade fut cité à l'ordre du jour de l'armée. C'était bien. Mais je voulais pour lui une autre récompense: la croix; il la méritait, car en maintes circonstances il avait fait des prodiges de valeur. Il fut proposé pour cette récompense tant enviée du soldat; mais ils étaient nombreux ceux qui, à Isly, s'étaient distingués et avaient contribué à donner un nouvel éclat au drapeau de la France. On oublia le sergent Anglade.

"Voyant cela, le commandant de Marpoix se souvint, pour la circonstance, que le marquis de Marpoix avait de hautes et puissantes relations qu'il pouvait faire agir au Ministère de la guerre.

"Ah! messieurs, ce fut un jour de bonheur pour moi, quand j'attachai la croix sur la poitrine du brave Anglade.

"Le sergent pleurait et le commandant aussi."

A ce souvenir, de grosses larmes vinrent aux yeux du général.

—Excusez moi, messieurs, dit-il, d'être si peu maître de mon émotion.

Et comme toutes les mains se tendaient vers lui:

—Allons, ajouta t il gaiement, ne pensons plus maintenant qu'à bien déjeuner.

Jacques venait d'ouvrir la porte du salon.

Il prononça ces mots:

—Monsieur le marquis est servi.

XII

LES PORTRAITS.

Après le déjeuner, pendant qu'on fumait des cigares, en buvant des liqueurs fines, sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille, le marquis prit à part Pierre Anglade.

—Commandant, lui dit-il, vous plaît-il que nous parlions de votre père?

—Mais oui, mon général.

—Il est en bonne santé?

—Il se porte assez bien; mais il se fait vieux et la dernière fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé bien cassé.

—Oui, comme moi, il se fait vieux; nous sommes à peu près du même âge. J'ai appris son mariage; il était alors, si j'ai bonne mémoire, garde forestier.

—Oui, mon général, à son retour d'Algérie, il s'est fait nommer garde forestier, s'est marié avec une jeune fille qu'il aimait, ma mère, et est resté garde forestier jusqu'au jour où l'âge l'a obligé à prendre sa retraite.

—Ah! le brave, le vaillant, il a bien rempli sa vie. Votre mère vit-elle encore?

—Ma mère est morte depuis longtemps, mon général.

—Depuis le jour où Jérôme m'a annoncé son mariage, nous nous sommes perdus de vue, et je dois reconnaître que c'est absolument ma faute. Ce n'était pas à Jérôme Anglade d'écrire au colonel ou au général, mais à celui-ci de s'informer de ce que devenait l'ami qui lui avait sauvé la vie. Mais voilà: le service, les occupations, les soucis de la vie militaire, sans compter ceux de la vie privée.... on oublie.

Donc, si je savais que votre père s'était marié, j'ignorais qu'il eût un fils, un fils qui lui fait honneur, commandant; car il a su prouver qu'il avait hérité de la bravoure de son père!

—Le mieux que j'ai pu, mon général, j'ai fait mon devoir.

—Ce qui le dit hautement, c'est cette épaulette.

Etes-vous seul d'enfant?

—J'ai eu une sœur.

—Elle est morte?

—Oui, mon général, peu de temps après ma mère.

—Deux deuils, coup sur coup, voilà ce qui vieillit encore plus que les années. Commandant, je voudrais bien voir votre père. Où habite-t-il?

—Pas très loin d'ici, mon général, à Charmillon.

—Charmillon? un village?

—Oui, mon général.

—Où se trouve-t-il ce village?

—A quatre lieues d'Etampes.

—Mais c'est tout près. Commandant, j'irai à Charmillon.

Pierre eut un mouvement de surprise.

—Certainement, continua le marquis, j'irai embrasser votre père, mon vieux camarade d'Afrique; oui, oui, j'irai, et bientôt. Voyons, a t il tout ce qu'il lui faut, ne manque-t il de rien?

—Mon père n'est pas riche, sans doute; mais il vit à l'aise avec sa pension de retraite, les deux cent cinquante francs de sa croix et la rente de quelques milliers de francs économisés par ma mère.

—Allons, c'est bien, je suis content. Mais il ne vit pas seul, il y a quelqu'un auprès de lui?

—Oui, mon général, une bonne vieille fille, qui a grand soin de lui et de son ménage.

—Il faut cela, commandant; à l'âge de votre père, on réclame beaucoup de soins.

Le marquis et Pierre Anglade se rapprochèrent des officiers et se mêlèrent à la conversation.

....

Quelques jours après le déjeuner qu'il avait offert aux officiers de son ancien régiment, le général marquis de Marpoix se faisait conduire au chemin de fer et prenait le train pour Etampes.

Il allait rendre visite à Jérôme Anglade, à celui qu'il appelait son vieux camarade d'Afrique.

L'excellent homme se faisait une fête de revoir l'ancien sergent, qui lui avait sauvé la vie et que le hasard, élevé au rang des dieux par le paganisme, lui faisait retrouver après tant d'années.

A Etampes, ne se souciant pas de monter dans la voiture publique, le marquis s'approcha du cocher d'une voiture de louage.

—Mon garçon, lui dit-il, combien me prendras-tu pour me mener à Charmillon?

—Dix francs, mon bourgeois.

—Tiens, voilà un louis, le double de ce que tu me demandes, afin que tu ne perdes pas de temps en route.

Le cocher remercia, tout ahuri, et balbutia:

—Soyez tranquille, monsieur, vous allez voir.

Le marquis monta dans la voiture, et pendant que le cocher, avant de grimper sur son siège, s'assurait que son attelage n'avait rien de défectueux, il tira de sa poche un étui en cuir de Russie où il prit un cigare....

—Diable! se disait le cocher, qui que ça peut être ce vieux monsieur? Un prince pour le moins.

—Eh bien, est-ce que nous ne partons pas? demanda le marquis.

—Tout de suite, monsieur; j'arrangeais la bride de mon cheval et les guides.

S'approchant de la portière:

—Chez qui monsieur va-t-il à Charmillon?

—Chez Jérôme Anglade; le connais-tu?